



## ELLE LIVRES



INTERVIEW

## ASLI ERDOGAN

“ J'AI TOUJOURS LIÉ L'ÉCRITURE  
À UN TRAUMATISME ”

EXILÉE EN ALLEMAGNE, L'ÉCRIVAINNE TURQUE SIGNE UN ROMAN GRAVE  
ET ENVOÛTANT. L'OCCASION DE NOUS CONFIER SON RAPPORT AUX MOTS  
ET AU MONDE, PAR FLAVIE PHILIPON

**Le 14 février dernier, Asli Erdogan a été acquittée des charges de propagande terroriste pesant sur elle depuis 2016.** Un verdict trompeur qui ne garantit ni sa sécurité ni la fin de son exil en Allemagne. Malgré les épreuves, elle publie « Requiem pour une ville perdue », roman saisissant où les souvenirs de son pays se mêlent aux origines de son écriture. Rencontre avec une auteure courageuse, devenue sentinelle des Lettres et des libertés.

**ELLE.** Pour quelles raisons votre acquittement n'est-il pas un dénouement heureux ?

**ASLI ERDOGAN.** Depuis 2016, le tribunal n'a eu de cesse d'arrêter, de relâcher, puis d'arrêter à nouveau les journalistes et les intellectuels. C'est un jeu sadique auquel on nous soumet, parce qu'à tout moment cette décision peut être annulée. Rentrer en Turquie serait une démarche suicidaire. Je n'ai qu'un recours :

partager mon histoire et dénoncer cette attaque contre la littérature.

**ELLE.** Ces événements ont-ils changé votre rapport à l'écriture ?

**A.E.** Lorsque vos mots sont qualifiés de propagande par un procureur, que vous allez en prison, cela crée un terrible dilemme. Mon corps associe désormais l'acte d'écrire à la culpabilité, le rejette parfois fortement. Mais j'ai toujours lié l'écriture à un traumatisme, à des enjeux contradictoires. Est-elle une liberté ou un enfermement ? Est-elle un moyen d'échapper à son destin ou l'assurance de réaliser ce que l'on cherche justement à éviter ? « Requiem pour une ville perdue » poursuit ce questionnement.

**ELLE.** Ce livre dévoile des pans de votre passé, dont votre passage dans le quartier de Galata, à Istanbul. Quelle empreinte ce lieu a-t-il laissée sur vous ?

**A.E.** À l'époque, c'était un

endroit envoûtant. La rue dans laquelle je vivais était contrôlée par la mafia, si bien que j'ai été la deuxième femme seule à m'y installer ! La première avait été poignardée. Au cours de ma vie, je ne me suis jamais autant sentie chez moi. Sans doute à cause de la décadence, des immeubles délabrés et des histoires qui hantaient cette partie de la ville.

**ELLE.** Votre récit est également traversé par certains mythes de l'Antiquité. Que nous apprennent-ils aujourd'hui ?

**A.E.** Que ce soit celui d'Osiris, dieu égyptien des morts, ou celui d'Orphée, héros grec des ténèbres, tous ces mythes disent notre commencement, l'origine de nos émotions. Ils nous rappellent la pureté qu'abritaient les cœurs avant la connaissance de la pensée rationnelle ou du téléphone portable. Et surtout que nous n'existons qu'à travers notre propre capacité à nous raconter.

**ELLE.** D'après vous, que traduit cette pulsion narrative ?

**A.E.** Avant tout, un besoin d'aller vers l'autre. Si nous étions incapables de sortir de nous-mêmes, il n'y aurait pas de littérature. Prenez « Anna Karénine », de Tolstoï, dont l'héroïne semble si lointaine. Combien d'entre nous l'ont pourtant accompagnée, ont marché jusqu'à la gare où elle met fin à ses jours ? Quand je prononce son nom, je peux presque sentir le train arriver. Cette connexion est due au talent de l'auteur, mais aussi à l'élan qui nous pousse vers l'inconnu.

**ELLE.** Votre résistance politique s'accorde-t-elle à votre fonction d'écrivain ?

**A.E.** Le tourbillon judiciaire m'a fait perdre une part d'enthousiasme, de proximité avec la littérature. Une fois libérée de ce rôle politique, j'espère les retrouver. Écrire et s'opposer sont deux tâches ardues dans un monde où chaque phrase, qu'elle parle d'amour ou d'idées, peut être retenue contre vous.

**ELLE.** Malgré tout, êtes-vous optimiste pour l'avenir ?

**A.E.** Je me demande ce qu'il me reste à espérer. Est-ce que demain sera meilleur ? Probablement pas. Mais je crois encore profondément à la confrontation provoquée par les mots, au miroir qu'ils tendent au lecteur, reflétant son visage, son âme, sa société. C'est la seule mission qui vaille. ■

« REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE », d'Asli Erdogan, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes (Actes Sud, 135 p.).

